



Illustrations de Paul DURAND

La petite rivière a dévalé les dernières pentes de la montagne, traversé les épaisses châtaigneraies, rongé les pentes vertes des prairies. Elle a rencontré la plaine, et soudain assagie, a cherché patiemment son chemin parmi les couches argileuses ou friables. Apaisée, réchauffée, elle a contourné des obstacles qu'elle n'avait plus la force de renverser. Cernant les collines, elle a creusé lentement un lit large et profond, et flâne maintenant entre les grands peupliers, caressant les pieds noueux des vieux saules qui l'ombragent. Tantôt en larges remous calmes, tantôt en rapides courses sur les graviers blonds, elle abrite et nourrit une faune enrichie de multiples espèces.

L'HOMME ET L'EAU

AU pied des falaises abruptes qu'elle a affouillées dans ses colères saisonnières, dans les profondeurs calmes et glauques, errent les troupes de grandes carpes dorées. Parfois, elles s'arrêtent. Le museau pointé vers le fond et la queue haute et ondulante, elles prospectent de leur groin musculeux les moindres interstices du lit, retournent les cailloux, fouillent les vases, aspirant les larves et les minuscules crustacés qu'elles ont pu y découvrir. Puis un brin de folie saisit l'une d'entre elles. Elle file vers la surface, godaillant vigoureusement, crève le miroir limpide de l'eau puis retombe en un fracassant rejaillissement.

Un peu plus bas, au cœur du grand herbier, sous les larges nénuphars, la tanche lourde et grasse promène sans hâte sa somptueuse robe verte et or, croisant parfois la pâle brème dont elle partage le refuge et les mœurs. Non loin de là, immobile et pour l'instant inoffensif, le gros brochet somnole, tête basse, digérant sa dernière victime, tandis que des légions de gardons espiègles folâtraient à l'orée des prairies aquatiques.

Le courant vif qui reprend force et élan à la pointe du grand gravier émoustille les bancs de goujons moustachus qui dérivent nerveusement, se calent un moment entre les cailloux et repartent de plus belle, tandis que, museau au courant, ablettes agiles, chevesnes placides et vandoises rusées attendent le vermisseau et l'insecte, victimes de leur imprudence.

Parfois, une soudaine panique jette tout ce petit monde dans une fuite éperdue, qui vers la surface, qui vers les inexpugnables refuges des herbiers ou des talus... La perche, tigre des eaux, vient de surgir, rapide et féroce. Elle a choisi sa proie qu'elle va pourchasser opiniâtement.

Un enfant a traversé tout à l'heure la prairie humide, faisant jaillir sous ses pas des gerbes affolées de sauterelles en fuite.

A présent, masqué par le tronc torturé du vieux saule, son bambou rustique au-dessus de l'eau, il surveille le miroir clair de la rivière sous lequel se devinent les cailloux brillants du fond. Des traits noirs et agiles passent et repassent, ombres confuses et fugitives qu'il connaît bien. Tout à coup, montant rapidement, un poisson a troué la surface et le papillon frémissant qui descendait lentement, au fil du courant, a disparu. Seules quelques ondes s'élargissent, puis meurent et disparaissent...

L'enfant, alors, a laissé tomber sur l'eau la sauterelle empalée à son hameçon et il la suit des yeux avec une attention intense.

Une ombre a jailli des herbiers courbés par le courant et a happé l'insecte. Maintenant, le bambou se courbe et tressaute, et le fil scie en vibrant la couche liquide. Quelques soubresauts désespérés et la magnifique truite à robe de vieil argent pointillée d'or et de sang, arrachée de sa rivière, palpite sur l'herbe de la berge, devant son jeune vainqueur agenouillé.

UN INSTINCT ANCESTRAL

Bien des années ont passé depuis que, nourrisson chancelant et malhabile, il tentait, soutenu par la main maternelle, ses premiers pas dans les allées du jardin. Mais déjà, obstinément, il s'entêtait à se diriger vers le petit bassin de pierre où, sous les larges feuilles, les carpeaux poursuivaient leur lente et interminable ronde. Plus tard, il fallut établir une solide clôture...

Et aujourd'hui, dès que ses loisirs d'écolier le lui permettent, c'est encore vers l'eau que le conduisent ses pas. Il a commencé à en pénétrer les mystères et sait déjà que ses craintifs habitants ne peuvent être approchés qu'au prix de mille ruses.



Personne n'éveilla jamais son intérêt pour la rivière. Inconsciemment, comme tous les enfants, il subit son irrésistible attirance et succomba peu à peu à son emprise.

Obscures résurgences des temps lointains ou ses ancêtres devaient à l'eau l'essentiel de leur vie ?... Sans nul doute.

La tribu, immanquablement, s'établissait près de l'eau, y bâtissait ses abris et y entretenait ses foyers. Avec le bois, la pierre et le feu, elle constituait l'élément indispensable à son existence.

Souvent aussi, elle était sa seule protection contre les entreprises cruelles d'une nature hostile. C'est sur l'eau que l'homme construisit parfois ses fragiles cabanes de branchages, après avoir érigé sur les étangs et les marais des plates-formes soutenues par des pilotis. Il pouvait ainsi, après avoir amarré son radeau aux pieux, échapper à l'attaque des fauves des nuits préhistoriques et connaître quelque repos.

Avec la protection, l'eau lui assurait une partie importante de sa subsistance.

A cette époque en effet, le peuplement des cours d'eau, des marais et des étangs était extraordinairement dense et, malgré la précarité de ses engins primitifs, l'homme n'éprouvait pas de grandes difficultés à capturer les poissons nécessaires à ses besoins.

Le harpon était une de ses armes favorites. Une branche façonnée, dressée au feu, armée d'une pointe taillée, soit dans un débris d'os, soit dans un éclat de silex, était un outil redoutable entre ses mains habiles.

Mais déjà, quelques hommes, peu à peu, découvraient une autre méthode pour prendre les poissons. Les premiers hameçons apparurent. Ils affectaient des formes diverses, très lointaines de celles des hameçons actuels, et étaient à peu près tous tirés des os de mammifères abattus au cours des chasses.

Cette forme de capture constituait un progrès sensible, marquait une évolution encore timide et élémentaire, mais encourageante, vers les procédés qui devaient suivre.

Il est à peu près certain que les fils choisis pour attacher ces hameçons et construire les lignes furent, à l'origine, des fibres végétales.

Mais l'élan était donné, et les siècles suivants devaient peu à peu apporter le tribut de leurs découvertes successives.

Parallèlement, un autre phénomène apparaissait. L'armement se perfectionnait, rendant la chasse plus fructueuse et moins périlleuse. L'homme découvrait aussi les avantages de la culture. Essentiellement carnivore au début, il apprenait peu à peu à consommer des produits cultivés par lui-même, qui se substituaient progressivement aux baies et aux racines.

Mais il devait consacrer au travail de la terre et aux soins exigés par ces plantes une grande partie de son temps.

Peu à peu, par la suite, il se mit à domestiquer des espèces animales, d'abord peut-être, pour s'en faire des auxiliaires dans l'accomplissement de ses travaux, mais aussi, pour se nourrir de leur chair. L'élevage fit son apparition et se développa rapidement, apportant son appoint aux ressources déjà acquises, mais assujettissant aussi l'homme à des obligations nouvelles.

Ainsi, prisonnier de ses propres découvertes, l'homme dut progressivement mettre fin à ses migrations et s'établir sur la terre qu'il avait durement conquise sur une nature anarchique, afin de soigner et surveiller les récoltes dont il vivait, et de veiller à la prospérité des troupeaux qu'il avait réussi à rassembler.

LES VOIES D'UN ESCLAVAGE

Certes, il continuait à chasser et à pêcher, mais ces deux activités étaient devenues pour lui un délasserment et non plus un acte indispensable. L'élément productivité, en

matière de pêche et de chasse, s'estompa peu à peu au fur et à mesure que l'homme se mit à attendre de ces deux occupations plus d'attrait, à rechercher, dans leur pratique, des satisfactions surtout récréatives et sportives.

La chasse et la pêche tendirent ainsi graduellement à devenir plutôt d'agréables distractions.

Cependant, les populations s'accroissent, des communautés de plus en plus denses se constituent, les habitats se groupent, dans le même temps que naissent des professions sans cesse nouvelles.

Il fallut des siècles pour cela. Mais les conséquences de cette évolution se développèrent et se manifestèrent dès le début du mouvement.

La plus importante, et aussi la plus regrettable, est sans aucun doute d'avoir écarté peu à peu l'homme de la nature. De générations en générations, le rythme des cités a marqué les hommes qui ont oublié très vite les impératifs qu'avaient connus leurs devanciers. Ils ne connaîtront jamais plus les préoccupations qui avaient habité ces derniers.

Les eaux sauvages et les landes incultes et inviolées reculèrent devant les aménagements grandissants.

Une longue période s'écoula, durant laquelle l'homme, éloigné de son berceau naturel et en ayant oublié même les aspects, se complut dans l'univers moderne qu'il avait créé et développé.

Parfois cependant, mus par l'antique instinct, quelques hommes continuaient à s'écarter des concentrations pour retrouver, au sein de paysages lointains, la satisfaction d'une irrésistible passion. Mais, pour rencontrer le cadre indispensable à l'exercice de leur rite, ils devaient s'éloigner chaque jour davantage, au prix parfois de bien des fatigues et de sacrifices.

Le progrès, cependant, avançait à grands pas. Bientôt, les hommes purent utiliser des moyens de locomotion, précaires au début, mais sans cesse plus perfectionnés.

Les rivières, les étangs et les marais virent alors revenir à eux, en nombre de plus en plus grand, des hommes qui ne les avaient pas oubliés et qui venaient savourer près d'eux le calme, la sérénité et répéter aussi les premiers gestes de leurs ancêtres.

Les cités devinrent énormes, tumultueuses et inhumaines et l'existence difficile et déprimante. Après avoir satisfait, durant

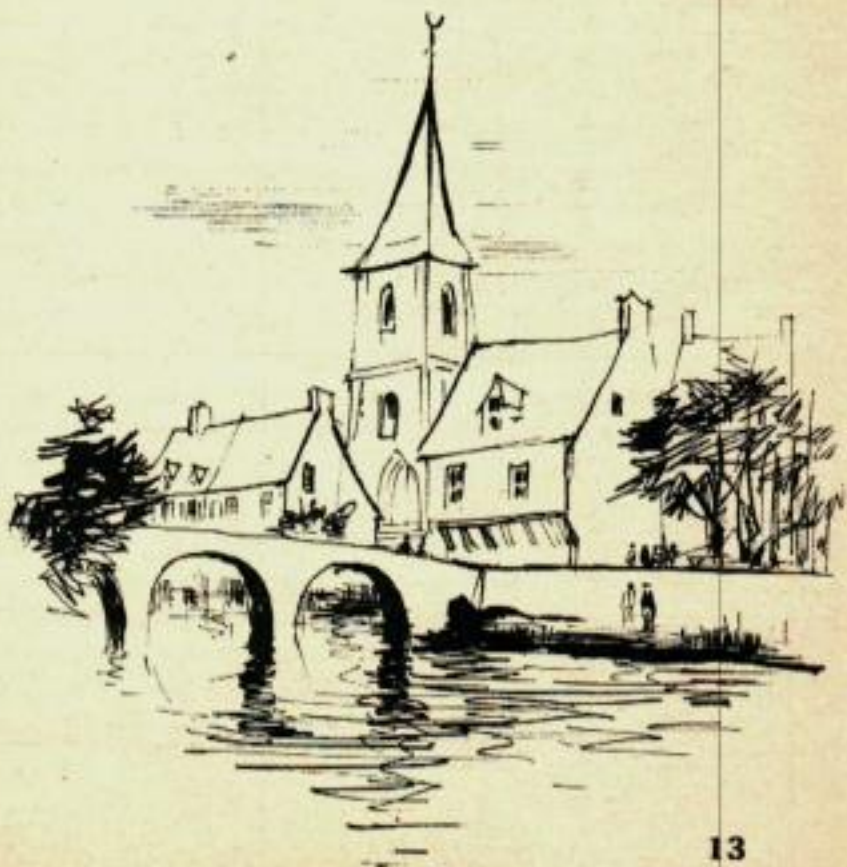
de longs jours, aux obligations dictées par la nécessité d'assurer leurs besoins matériels, les hommes, avides d'air pur et de silence, se mirent à profiter avec empressement des heures de liberté que leurs lois leur consentaient.

Les sites naturels, les rivières, les lacs, les étangs, les marais furent redécouverts et envahis par des cohortes qui n'étaient peut-être pas seulement attirées par leurs attraits retrouvés, mais poussées par le désir de s'évader d'une existence dont elles s'étaient elles-mêmes imposé les servitudes et les épuisantes rigueurs.

C'est alors qu'ils constatèrent, très vite, que la « vieille science », l'antique « secret » s'étaient éteints dans leur mémoire et que, seuls ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles, savaient encore déceler le poisson, déjouer ses ruses et sa méfiance et s'en rendre maîtres. Ceux-là avaient conservé avec la nature le lien impérissable créé par la communion. Ils avaient su, selon la parole du Sage, garder leurs racines dans la terre nourricière...

LES GESTES RETROUVES

Actuellement, plus de six millions de pêcheurs se retrouvent, durant les mois favorables de l'année, régulièrement rassemblés au bord des cours d'eau, des étangs, des lacs de notre pays. Et leur nombre croît





L'HOMME ET L'EAU

chaque jour. Etrange retour des choses qui recrée, après des dizaines de siècles, les mêmes situations, les mêmes images.

Mais à mesure que les eaux regagnent une faveur depuis longtemps oubliée et que grandit le nombre de leurs fervents, les poissons qu'elles abritent semblent s'éduquer. Leur méfiance, éveillée par les manèges et les maladresses des pêcheurs novices augmente rapidement.

Dans le même temps, la densité du peuplement s'appauvrit, non pas tellement en raison des pertes subies par le cheptel piscicole du fait des pêcheurs à la ligne, mais surtout en conséquence directe des pollutions industrielles ou ménagères et aussi des variations de régime des cours d'eau provenant des multiples ouvrages construits sur leur parcours, pour répondre aux besoins sans cesse croissants des cités ou de l'équipement du pays. Ce sont surtout ces deux éléments qui compromettent le peuplement en contrariant la reproduction.

Ainsi, simultanément à la croissance du nombre des pêcheurs, on constate une diminution de la richesse piscicole des eaux, aggravée encore par le fait que le poisson, de plus en plus conscient des dangers qui le menacent, est chaque jour un peu plus difficile à tromper et à prendre.

Il a fallu alléger et affiner constamment les matériels destinés à la pêche à la ligne, perfectionner sans relâche les divers accessoires qui y sont consacrés, cannes, moulinets, etc.

Ces diverses améliorations n'ont pas résolu entièrement le problème posé par les nouvelles circonstances. Le pêcheur, même s'il bénéficie de l'appoint de matériels qui, en raison de leur maniabilité et de leur finesse, n'ont plus rien de commun avec les grossiers engins des premiers temps, ne peut prétendre au succès s'il ne consent pas également à étudier méthodiquement les mœurs et les goûts de ses futurs adversaires. Tant il est vrai que, même pourvu des plus parfaits outils, un ouvrier malhabile ou ignorant des règles de son art ne peut accomplir aucun ouvrage convenable.

Les conditions actuelles de la pêche à la ligne font que de nos jours, l'exercice de cette discipline est devenue une science véritable, un art authentique.

Même si ces deux termes sont parfois contestés par ses détracteurs ou de non-initiés, le néophyte, lui, ne tarde pas à reconnaître la légitimité de leur utilisation, après seulement quelques expériences personnelles.

Cette science est d'autant plus complexe et cet art comporte d'autant plus de facettes qu'ils ne peuvent pratiquement reposer sur aucun élément réellement constant, les conditions qui assurent le succès et celles qui entraînent l'échec n'étant séparées parfois que par une impalpable donnée.

Des experts réputés reconnaissent eux-mêmes, après un demi-siècle consacré à étudier les divers aspects de la pêche à la

(suite page 105)

L'HOMME ET L'EAU

(suite de la page 14)

ligne et les différents comportements des poissons, que leur existence entière ne saurait leur permettre d'en pénétrer tous les mystères.

Par leurs conseils, la lecture de leurs écrits, par le fruit de longues et patientes observations, d'expériences cent fois répétées, un pêcheur peut acquérir la maîtrise, mais jamais l'infailibilité. Et toute affirmation, en matière de pêche, est une dangereuse imprudence.

Quelques exemples suffiraient à étayer ce qui précède. D'éminents auteurs ont écrit que le saumon ne s'alimente pas en eau douce, durant ses remontées saisonnières vers les frayères ancestrales. Pourtant, il n'en saute pas moins sur une cuiller ondulante ou tournante, un devon, une crevette, une mouche, voire un lombric. On prétend communément que la truite est un des poissons les plus méfiants. Nous en avons pourtant capturé plusieurs qui avaient attaqué une cuiller, avaient été ferrées, avaient réussi à se libérer... et avaient repris la même cuiller au passage suivant. En pêchant la carpe en rivière, à une matinée bien remplie par... 14 départs, en succéda immédiatement une autre... sans nulle touche. Au cours de la même saison, des trois lignes pêchant sur le même coup, une seule fut attaquée huit fois, alors que les deux autres étaient dédaignées. Enfin, il ne viendrait jamais à l'idée d'aucun pêcheur digne de ce nom de prendre des carpes, des brèmes ou des rotengles aux leurres métalliques. Et pourtant, il nous est arrivé de

capturer à la cuiller des spécimens de ces trois espèces...

C'est précisément la complexité de la pêche à la ligne et la recherche constante qu'elle impose qui font son intérêt. C'est une partie d'échecs engagée entre l'homme et son adversaire, un assaut où s'affrontent le talent, l'habileté, en un mot la science du pêcheur et la ruse, la finesse instinctive du poisson. Combat inégal où le poisson possède sur l'homme l'énorme supériorité que lui confèrent l'acuité de ses sens d'une part, et d'autre part, la parfaite connaissance du milieu natal dont il sait exploiter toutes les complicités.

Déjouer cette ruse, endormir cette méfiance, parvenir à tromper, puis vaincre cet adversaire malgré la brutalité et l'intelligence de sa défense, tels sont les objectifs passionnants du pêcheur à la ligne. Et cela suffit à expliquer que ce sport captivé à un tel point ses adeptes que toute préoccupation qui lui est étrangère s'efface de leur esprit.

De toute façon et même dans les jours malheureux, il reste le décor. Un ciel dont la blancheur de quelques légers nuages fait valoir le bleu, les frondaisons bruissantes de chants d'oiseaux et de la vie de mille menues bestioles, la grande prairie proche, les eaux claires des courants, vertes et mystérieuses des profondeurs et surtout, l'absence de tout tumulte humain. Toute la sérénité, toute la paix de la vraie nature.

Jo NIVERS

